

# 1

*Dans les années 1960*

Plaquée sur son siège bleu clair, la brune asiatique encaisse en silence une seconde série de contractions.

Supérieure à la précédente.

Depuis son bas-ventre, crampes et spasmes se déploient dans tout son être.

Colonne vertébrale devenue une corde élimée, muscles durs comme des rocs, maux de tête incessants, cerveau mué en caisse enregistreuse de douleurs.

Son corps profite-t-il de la présence d'un fœtus dans son utérus pour retailler sa peau à vif et lui donner une nouvelle forme, peut-être plus flexible ?

Dans son esprit, pas de doute, les souffrances ne s'arrêteront plus.

La Thaïlandaise de vingt-cinq ans accouchera dans ce Boeing 707 d'Air France, à trente mille pieds d'altitude, quelque part entre son Asie du Sud-Est et l'Europe occidentale de son mari français.

Parmi la centaine de passagers, deux étudiants en médecine au teint laiteux se distinguent. Rappelés par un trio d'hôtesse de l'air

aux mains moites, ils rejoignent la jeune femme enceinte. À cinq, ils la soulèvent de son fauteuil étriqué, la transportent et finissent, entre deux cris, par l'allonger sur la partie moquette la plus large du Boeing, près des toilettes. Là, un premier steward a tendu un rectangle de draps en guise de chambre et un deuxième a fabriqué un lit de coussins bleu ciel.

Tous prient la future maman de rester sur le dos et d'ouvrir ses jambes façon étriers.

La Thaïlandaise contracte ses paupières et secoue la tête de gauche à droite : pas question d'obéir à des étrangers ; en situation d'urgence, elle préfère se référer aux conseils de ses aïeuls.

Par tradition familiale, la brune asiatique accouchera donc sur le côté, dans une position presque fœtale, comme sa mère et ses deux grands-mères avant elle.

Une demi-heure après, dans des bras en sueur : un bébé ruisselle de liquide amniotique.

La maman pense à tout et à rien. Tout se bouscule dans son cerveau : souffrance de l'expulsion, bonheur de la naissance, impression d'un vide intérieur...

Elle fixe les yeux de son enfant. À peine ouverts, ils demeurent inexpressifs. Elle n'imaginait pas l'arrivée de *quelque chose* de si menu. Elle peine à réaliser.

Sur des serviettes en coton maculées, les deux étudiants essuient les derniers filets de sang, de sudation et de membrane fœtale coulant de la peau fripée du nouveau-né ou du bas-ventre de la mère. L'utérus a répandu un adipeux mélange rouge, jaune et noirâtre. Auprès d'un copilote venu sur place, une hôtesse de l'air s'inquiète des liquides déversés pendant l'accouchement.

Après un souffle rauque, la jeune femme veut rassurer son staff

médical de fortune.

Elle s'exprime soudain dans un français chantonnant :

— Li Lou ! Je présente Li Lou. Mon mari et moi chercher prénom moitié thaïlandais et moitié français, mais nous pas trouver. Alors j'ai choisi. Je présente Li Lou !

Ultime syllabe haut perchée dans les airs.

Son visage se crispe, sa mâchoire se déforme, ses pupilles virevoltent.

Comme si elle disait encore non, la tête de la maman part à gauche, puis à droite.

Son esprit plie bagage.

Son crâne et ses cheveux noirs sont retenus par le steward au regard bleu sombre.

Elle perd connaissance.

Le personnel de bord et les deux étudiants se sont encore affairés autour d'elle.

À son réveil, en dépit d'une énorme fatigue et de traits tirés, la maman est heureuse d'être entourée.

Son cerveau retrace les derniers événements : son coup de foudre pour un Parisien de trente-quatre ans investisseur en Thaïlande, leur mariage immédiat à Bangkok, les tensions dans le couple sitôt enceinte, son refus initial d'accoucher en France avant d'accepter sous la double pression de son époux et de ses beaux-parents, son médecin hérité de sa défunte mère, dubitatif sur la pertinence de ce voyage, et maintenant... Li Lou !

Où, malgré tout, son enfant est né !

Li Lou... créature minuscule.

En thaï puis en français, la maman s'alarme pour sa fille prématurée, restée à peine sept mois dans son ventre.

Pour la petite Li Lou, le plus dur commence.

Au bout de ce vol.

Quand le Boeing 707, en train de réduire son altitude, aura atteint Orly.

En attendant, toujours étendue sur le sol, la mère s'endort mais demeure très agitée. Sa tête est coincée par des coussins, mais ses bras et ses pieds cognent des parois. Elle hoquette. Ses rêves et la réalité mêlent dans une ronde folle larmes, sueur, sang, liquide amniotique, cordon ombilical...

Près de la tour de contrôle, quatre personnes (deux médecins, deux infirmières) se ruent sur le tarmac et prennent en charge Li Lou et sa maman.

Toutes les deux sont placées sous des masques, harnachées sur des brancards, installées dans une ambulance et conduites dans une pièce médicalisée de l'aéroport parisien.

Sur place, après un quart d'heure de silence, la mère retire elle-même son attirail de sa bouche et de son nez. Allongée, dans un français brouillon teinté de thaï et d'anglais, elle réclame le papa de la petite, elle refuse tout transfert vers un hôpital avant l'arrivée de celui-ci. Épuisée par ses mots, elle voit soudain double ; une soignante lui remet son masque à oxygène.

Une blouse blanche part en quête du père, sans doute seul et désœuvré dans l'aérogare sud d'Orly.

Les minutes passent.

Quand l'infirmière revient, elle n'est pas suivie d'un mari mais d'une femme miniature d'une soixantaine d'années. Vêtue d'une robe à carreaux bigarrés, elle évoque les sols chamarrés de certains halls d'immeubles de cette époque. Dans la salle de soins, le staff médical la remarque à peine, personne ne lui parle.

L'attention de chacun reste rivée sur le plus petit des deux brancards : Li Lou compte désormais plus de perfusions que de doigts de pied, son cœur alterne emballements et ralentissements. Finalement, les deux docteurs changent d'avis ; pas question de conduire pour l'instant le duo mère-enfant dans un hôpital : traiter sur place le nouveau-né prématuré semble plus adéquat.

À côté des deux civières, figée jusque-là, la femme à la robe comme carrelée se manifeste pour la première fois :

— Je suis la belle-maman. Le bébé est une fille, c'est bien cela ?

— Oui, dit le premier médecin. Soyez gentille, laissez-nous travailler.

Mais elle poursuit :

— Vous devez savoir quelque chose. Le papa ne viendra pas ! Il a quitté Paris ce matin.

La deuxième infirmière la saisit par le bras et l'éloigne des brancards :

— Mais enfin, pourquoi le père est absent ?

— Comment vous le dire sans trop en dire ? Depuis le début de la grossesse, c'est tendu entre eux, ils se fuient un peu et ne se comprennent plus.

— Expliquez-moi.

— Déjà, même s'ils sont mariés, ils ne vivent pas encore ensemble. Vous connaissez les Asiatiques ? Je l'ai constaté maintes fois sur place, ils ne jurent que par leur culture, leur système de santé et leur famille. Mais elle, ses parents ne sont plus là ! Alors, pourquoi rester isolée en Thaïlande ? Rendez-vous compte, avant aujourd'hui, ma belle-fille n'avait jamais mis un pied en France ! Cinq ou six mois que nous l'incitions à accoucher à Paris. Elle n'a pas profité des multiples voyages de mon fils pour le suivre, elle s'est résolue trop tard à venir en France toute seule, avec les risques vérifiés cet après-midi.

La petite femme marque un temps d'arrêt et tire sur sa robe à carreaux :

— Tous ici, vous partagez mon avis. Dans son intérêt, à tous les niveaux ; premiers soins postnataux, médecine générale, éducation, vie future, situation sociale : un bébé franco-thaïlandais doit naître en France, non ?

À cet instant, telle une flèche, la maman se dresse sur son brancard.

Elle jette son masque à oxygène et crache en thaï pur et dur :

— *Prouying pioukraow konii mai toubkchata kapchan matan tèrek* (cette femme blanche m'a toujours détestée).

L'équipe médicale craint un malaise tellement elle hausse la voix.

La belle-mère baisse les yeux sur ses chaussures orthopédiques et balbutie :

— Ils se sont rencontrés à Bangkok et se sont mariés là-bas trop vite. Depuis, ils se voient par intermittence. Vous voulez tout savoir ? Nous nous demandons qui est le vrai père. Vous saisissez le fond du problème ?

La jeune Asiatique intervient soudain dans un français parfait, et plus du tout chantant :

— Li Lou est ma fille, elle ne fera pas partie de votre famille, elle est à moi.

Avant de monter dans ce vol Bangkok-Paris, elle avait préparé cette phrase au cas où, comme elle le vérifie maintenant, son mari ne l'accueillerait pas à sa descente d'avion.

Derrière, elle entortille des mots français, anglais et leurs plus ou moins équivalents thaïs, créant un franco-anglo-thaï surréaliste mais révélateur de son état :

— *This is my aller simple tona pai Paris Orly ? Pratrèt farang set France horrible country sout yei ! Corde ou couteau cheuak reu miit against French !*

Dans son esprit, sa décision est prise : quitter la France, ne plus y remettre un orteil.

Ses yeux sombres fixent tour à tour sa belle-mère et son bébé.

« Ça, une création franco-thaïlandaise ? songe-t-elle en thaï. Saletés de Blancs occidentaux (les *farangs*) ! Avant notre mariage, il prétendait m'aimer pour la vie. Sitôt enceinte, il m'a rejetée. Je ne veux pas voir son lâche caractère se développer en elle. Comment ôter demain à Li Lou sa part de France ? »

Li Lou hoquette : sa respiration est parfois trop lente, parfois trop rapide.

Avec des accents toniques plus sobres, la maman soupire en français :

— OK pour des nuits hôpital avec Li Lou, le temps reposer nous. Mais ensuite, trouvez avion pour Bangkok.

D'un discret allegro des lèvres, une blouse blanche paraît approuver cette idée.

Pas la belle-mère. Ses courtes jambes frétilent et font voler sa robe, ses larges chaussures piétinent le sol. Elle devient une toupie virevoltante. Sciemment ou pas, elle se rapproche de plus en plus des brancards. À présent collée au nouveau-né, la minuscule femme parle d'un « bébé dont les parents théoriques ne sont pas à la hauteur et dont elle seule saura s'occuper ». Soudain, elle saisit Li Lou et la tire vers l'avant. Une perfusion cède. La première infirmière crie. Les deux médecins ceinturent belle-maman et l'immobilisent. Dix secondes passent.

Sous le regard approbateur de ses supérieurs, d'un coup d'aiguille sec et précis, l'autre soignante pique au bras la petite dame et l'envoie direct dans les pommes.